

HENRI GRÉGOIRE

LA VIE DE SAINT BLAISE D'AMORIUM

Extrait de *Byzantion*, tome V (1929-1930).



BRUXELLES
SECRÉTARIAT DE LA REVUE
13, rue de Berlaimont, 13

1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



135746

LA VIE DE SAINT BLAISE D'AMORIUM

Dédié à M. Paul Thomas.

Original grec et version slavonne (1).

Les Bollandistes ont fait place, dans le copieux *Appendice* de leur tome IV de novembre publié à la fin de 1925, à une vie, jusque-là inédite, de Saint Blaise d'Amorium (2). Cette vie, conservée par un seul manuscrit, le *Parisinus graecus* 1491 (du X^e siècle), semble n'avoir été consultée, avant l'édition du P. Delehaye, que par deux savants, l'illustre Du Cange et W. Meyer (de Spire). Mais ni l'un ni l'autre n'avaient rien révélé de son contenu historique, et le P. Delehaye lui-même, en l'éditant avec sa maîtrise coutumière, ne lui a consacré que quelques lignes d'introduction. Le P. Delehaye n'a pas utilisé, ni, semble-t-il, connu, une version slavonne de cette vie (3), qui était publiée depuis longtemps, mais dans un lieu difficilement accessible. L'archimandrite Leonid l'avait tirée d'un manuscrit du XV^e siècle, ayant appartenu jusqu'en 1747 à la *Lavra Troicka*, et qui se trouvait, avant la guerre, dans la bibliothèque de l'Académie spirituelle de Moscou (n^o 91, p. 202-225). L'original grec de ce texte paraît avoir été très voisin du nôtre ; mais le manuscrit qui le contenait était défiguré par plus d'une lacune, à moins que ces omissions ne

(1) Cet article était composé, lorsque nous avons reçu le tome I (1929) des *Byzantinoslavica* où F. Dvornik a parlé de la Vie de Blaise dans son article intitulé : *Quelques données sur les Slaves, extraites du tome IV de novembre des Acta Sanctorum*, p. 35-39. M. Dvornik connaît le texte slavon ; mais il ne tient pas compte des données nouvelles et précises apportées par le texte grec, et qui nous permettent de fixer la chronologie du document.

(2) *Acta Sanctorum Novembris*, tome IV, *Appendix*, p. 656-670.

(3) *Žitie prepodobnago Vlasija*, publiée par l'archimandrite LEONID, dans *Pamiatniki drevnej Pisjmennosti*, LXV (1887).

soient imputables au traducteur slavon. L'éditeur russe, non sans quelque naïveté, s'est imaginé avoir affaire à une Vie originale. Nous verrons plus loin le singulier parti que M. Chrysanthe Loparev avait tiré de cette version lacuneuse.

A première vue, on comprend que le savant éditeur de l'original grec ne lui ait pas accordé une bien grande attention. Le document semble, tout d'abord, manquer d'intérêt (1) Saint Blaise, appelé Basile dans le siècle, naquit dans un village proche d'Amorium, Ἀπλατιαναῖς (inconnu d'ailleurs). Il fut ordonné sous-diacre, non, chose curieuse, par son ordinaire l'évêque d'Amorium, mais par l'archevêque de Pessinonte, Eustratios ; après quoi, il se rendit à Constantinople où le patriarche Ignace l'éleva au diaconat. Pris du désir de voyager, il s'associa à un moine indigne qui, abusant de la confiance du jeune homme, le conduisit en Bulgarie et l'y vendit comme esclave. Le « Scythe », c'est-à-dire le Bulgare qui l'avait acheté, le remit en liberté dès qu'il sut à quoi s'en tenir. Mais le pauvre Blaise jouait de malheur. S'étant embarqué sur le Danube, il y fut capturé par des pirates — probablement des Petchénègues — et laissé par eux tout nu dans un désert. Un ange le ramena en Bulgarie. Là, il fit la connaissance d'un évêque qui se disposait à partir pour Rome — et Rome, Rome l'ancienne, avait toujours été le but du voyage de Basile. Basile accompagna donc l'évêque, et, cette fois, parvint sans encombre à destination. Il visita la Ville sainte, ses sanctuaires et ses couvents... et ne put se résoudre à quitter le seuil des Apôtres. Il y élut domicile, laissant le bon évêque qui l'avait amené repartir sans lui. Il entra au couvent grec de Saint Césaire, dont le prieur, pour lors, était un certain Eustratios de Cyzique. Il y devint moine sous le nom de Blaise, puis prêtre. Il y passa dix-huit ans et mérita un grand renom de sainteté. Il fit des miracles et réunit autour de lui des disciples, notamment Lucas, Syméon et Joseph. Enfin, pour échapper aux assiduités de ses admirateurs, il quitta le monastère avec ses trois élèves préférés, sous cou-

(1) Nous en avons donné un résumé dans notre compte rendu du dernier volume des *Acta Sanctorum*, paru dans *Byzantion*, tome IV (1927-1928), pages 805-808.

leur de se rendre, pour réparer sa santé, aux eaux de Pouzzoles. En réalité, il avait formé le dessein de retourner à Constantinople. Arrivé dans la capitale, il fut très bien reçu par Anatolios, higoumène du Stoudion, et présenté par lui au patriarche Antoine et à l'empereur Léon le Sage (1). Quatre ans plus tard, avec le consentement du prieur Anatolios, il partit, toujours avec ses trois disciples, pour le mont Athos. Il endura mille privations dans ces lieux encore déserts ; puis — au bout de douze ans — persécuté par ceux qui se prétendaient « les maîtres du pays », il revint dans la ville impériale, où il obtint, pour la protection de ses moines, un chrysobulle de l'empereur Léon. Il mourut peu de temps après cette audience. Les Stoudites, qui l'avaient accueilli une fois de plus, l'inhumèrent en l'oratoire de Saint Georges, « qui est dans la nef de gauche de l'église de S. Jean Prodrome du Stoudion ». Il avait laissé l'un de ses disciples à la tête de son monastère athonite.

L'illustre éditeur a identifié plusieurs des personnages historiques qui apparaissent dans cette vie : Eustratios, métropolitain de Pessinonte, siégeait au concile de 879. Quant à S. Ignace, c'est naturellement le fameux patriarche adversaire de Photius, qui occupa deux fois le siège constantinopolitain (847-858, 867-877). Anatolios fut prieur du Stoudion vers l'année 886, et une seconde fois — à moins qu'il ne s'agisse, ce qui est peu vraisemblable, d'un autre Anatolios — en 916-930 (2). Le P. Delehaye a tenté également d'établir la chronologie de la *Vie*. Blaise est demeuré à Rome, dit-il (p. 657), dix-huit ans au moins ; il a passé quatre ans au Stoudion, douze au Mont Athos. Lorsqu'il est rentré à Constantinople, Antoine Kauléas était patriarche (893-901), Léon IV empereur (886-912). Donc, les seize années qu'il survécut à son retour n'ont pas commencé à courir avant le mois de mai de l'année 893, et le saint aura vécu au moins jusqu'au 20 décembre 909 ou bien jusqu'au 31 mars 910 : rien n'empêche de prolonger sa

(1) Sur cette entrevue, cf H. DELEHAYE, *Rendiconti della Pont. Ac. di Arch.* III (1923-1925), p. 46, et *Analecta Bollandiana*, XXVI, p. 269.

(2) Voyez sur Anatolios, higoumène en 886, puis (après un certain Arcadius qui gouvernait le couvent vers 900) de nouveau en 916 et plus tard, la note 2 de la page 23.

vie jusqu'à l'année 912 : *ceterum nimis incerta sunt ut temporum ratio inde ducatur...*

Or, un épisode de la Vie auquel l'éditeur n'a pas attaché d'importance pourrait, semble-t-il, être daté avec quelque précision, et les autres moments de la carrière du saint s'en trouveront fixés, comme on va le voir.

Le sac de Démétrias (Volo) par les Arabes.

Le capitaine du navire qui devait le ramener d'Italie à Constantinople ne tint pas sa promesse ; il débarque son passager à Méthone, ce port du Péloponnèse méridional qui fut si célèbre à l'époque vénitienne sous l'appellation « franque » de Modon. Des aventures semblables sont assez fréquentes dans la Vie des Saints. Nous en avons réuni quelques-unes dans notre édition de la Vie de Porphyre. Le patron du bateau qui ramène à Gaza l'évêque Porphyre refuse de faire à Rhodes l'escale prolongée que lui demandait le saint prélat désireux d'avoir une conversation « spirituelle » avec l'anachorète Procope. Saint Nicolas le Sionite, au VI^e siècle, revenant d'un pèlerinage en Terre Sainte, voudrait débarquer au pont d'Andriakè en Lycie, afin de regagner, de là, son monastère. Le capitaine, prétextant le mauvais état de la mer, « brûle l'escale », au mépris d'un engagement formel, et met le cap sur Rhodes. Dans les deux cas, la colère divine se manifeste sous la forme d'une tempête. Le patron infidèle de la nef de Blaise est puni tout autrement et d'une manière bien plus sévère. S'étant rendu pour affaire (*δι' ἐμπορίαν τινά*) à Démétrias (*πρὸς τὰ τῆς Δημητριάδος μέρη*) il arriva dans ces parages un moment où « les barbares infestaient la contrée » ; il fut enlevé par eux comme prisonnier de guerre (1).

Pour Blaise, le contretemps qui avait interrompu son voyage de retour n'était autre chose qu'un miracle salutaire. Il regagna Constantinople, on ne dit pas par quels moyens, sans

(1) *Ὅν οἱ τοὺς τόπους ἐκεῖνους ληξόμενοι βάρβαροι συναντήσαντες ἤραν τοῦτον πρὸς τὴν ἰδίαν χώραν αἰχμάλωτον ἐπαγόμενοι* (nous lions volontiers ἀπαγόμενοι) (p. 666).

doute par un autre bateau, ayant échappé à la captivité chez les « Barbares ».

Le P. Delehaye, estimant fort justement que le brigandage en Grèce, et singulièrement en Thessalie, est de tous les temps, n'a pas cru qu'il s'agit ici d'un événement historique. Et pourtant il est difficile de ne pas reconnaître, dans notre passage, une allusion très précise au sac de Démétrias par les Arabes, une des nombreuses calamités qui affligèrent, au grand scandale des âmes pieuses et des sujets loyaux, le règne de Léon dit le Sage, lequel, comme beaucoup de philosophes, semble avoir été pacifiste, et en particulier négligent à l'endroit de sa marine. Les sources grecques, assez nombreuses, qui parlent de cette catastrophe, annonciatrice de l'*excidium Thessalonicae* de 904, sont énumérées et critiquées par A. A. Vasiljev, dans son admirable ouvrage, intitulé *Vizantija i Araby* (1).

Le patriarche Saint Antoine Kauléas.

La date ne nous en est pas donnée directement. Mais, d'une part, Jean Caméniate, l'historiographe de la *Mort de Thessalonique*, nous dit que « le sac de Démétrias eut lieu peu de temps avant celui de Thessalonique » ; d'autre part, les chroniqueurs semblent faire du sac de Démétrias un synchronisme de la mort d'Antoine Kauléas : ils réunissent les deux faits dans le même paragraphe, et l'un d'eux les relie par les mots *ὄτε καί*.

On sera frappé de retrouver, dans notre texte, les noms

(1) T. II (dynastie macédonienne), p. 135-136. JEAN CAMÉNIATE, p. 506 c. 14 : *Δημητριάς γὰρ οὕτω καλουμένη τῆς Ἑλλάδος ἐτέρα πόλις οὐ μακρὰν ἡμῶν ἀπωκισμένη πολλῶν πλήθει τῶν οἰκητόρων καὶ τοῖς ἄλλοις οἷς μέγα κινδύνονται πόλεις τῶν ἐγγιστα ὑπεραιρομένη... οὐ πρὸ πολλοῦ τῆς ἡμῶν ἀλώσεως ἔργον ἐγένετο τῶν βαρβάρων κτλ.* CONST. HAMART., p. 779 = LEO GRAMM., p. 274 : *παρελήφθη δὲ τὸ κάστρον ἢ Δημητριάς ἐν τῷ θέματι τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ Λαμιανοῦ τοῦ Ἀγαρηνοῦ* SYM. MAG., p. 703 ; CONT. THEOPH., p. 364. Voyez la discussion sur la date de l'*excidium Demetriadis*, dans C. DE BOOR, *Vita Euthymii, E in Anecdoton zur Gesch. Leos des Weisen*, Berlin, Reimer, pp. 102-103.

d'Antoine Kauléas et de Démétrias rapprochés une fois de plus. Seulement, il semble résulter de la *Vie de Blaise* que l'*excidium Demetriadis* eut lieu *avant* la mort du patriarche : tandis que l'ordre dans lequel les chroniqueurs citent ces événements devait faire croire au rapport inverse. Notons d'ailleurs que le texte de la vie — pas plus que celui des chroniqueurs — n'est décisif à ce sujet. Le saint a très bien pu arriver à Constantinople avant que le capitaine de son premier navire fût capturé par les Sarrasins : son propre retour aurait précédé de quelque temps, et la mort d'Antoine, et le sac de Volo.

Les modernes, assez logiquement, ont donc daté la prise de Démétrias en fonction de la mort d'Antoine Kauléas, de *Saint Antoine Kauléas*, si l'on veut : car ce patriarche est un saint authentique des deux Églises, on verra pourquoi tout à l'heure. Malheureusement, la date de la mort d'Antoine, fixée unanimement par tous les ouvrages récents au 12 février 901, n'est nullement certaine. Le jour et le mois sont incontestables : mais 901 est une correction de De Boor ⁽¹⁾, que l'autorité de ce grand philologue a fait accepter presque universellement. Avant la publication de De Boor, on admettait tout aussi généralement une date absolument différente : 896 (ou 895). De Boor reconnaît lui-même que les témoignages en faveur de 896 forment une masse imposante : « *so scheint sich Alles zu vereinigen, um den Ansatz des Todestages des Antonius auf den 12 Febr., a. 896, als zweifellos erscheinen zu lassen* » ⁽²⁾. D'abord, de nombreux catalogues patriarcaux donnent deux ans de règne au successeur du patriarche Stephanos (893) ; ensuite, Syméon Magister place la mort d'Antoine dans la dixième année de Léon (août 895-896), et le Logothète rapporte le même événement immédiatement après le décès de l'impératrice Zoé (896), celui de Zaoutzès, et la conspiration des parents de Zoé (895-896). Si De Boor, néanmoins, corrige 896 en 901, c'est que, d'une part, les « catalogues Fischer » assignent à Antoine Kauléas huit ans de pontificat au lieu de deux, et, d'autre part, le biographe du patriarche

(1) DE BOOR, *Vita Euthymii*, pp. 97-103

(2) DE BOOR, *op. cit.*, p. 98.

Euthyme relate la mort d'Antoine *erst nach dem Tode der dritten Gemahlin des Kaisers, dessen Datum allerdings nicht feststeht, der aber jedenfalls lange Zeit nach dem 12. Februar 896 eintrat* (1). Cette seconde raison, on le voit, serait bien faible, d'autant plus que la phrase en question de la *Vie d'Euthyme*, comme nous le montrerons dans un instant, nous paraît dire exactement le contraire de ce que De Boor lui fait dire. Quant aux « catalogues Fischer », leur chiffre pourrait être fautif comme celui d'autres listes patriarcales, et l'on sent bien que cet argument ne compte pas beaucoup aux yeux de De Boor. Il a cherché ailleurs sa « preuve principale ».

La *Vie d'Euthyme* (2) dit : *Il faut savoir qu'après l'entente du pape et de Stylien de Néocésarée, et l'union de l'église tout entière, Antoine, qui avait brillé dans une vie bienheureuse et mémorable, termina (ou avait terminé) son existence le douzième jour du mois de février, et à sa place fut mis Nicolas qui alors exerçait les fonctions de mystikos*. Or, cette réconciliation des Églises, troublées par le schisme de Photius, ne peut — selon De Boor — avoir eu lieu vers l'an 894 : c'est la date traditionnelle ; elle doit être postérieure à la correspondance entre le pape Jean IX (898-900) et Stylien de Césarée, qui suppose que toutes les difficultés ne sont pas aplanies et que le schisme persiste à la fin du siècle.

M. De Boor, s'attachant d'ailleurs au synchronisme établi par les chroniqueurs entre la mort d'Antoine Kauléas et la prise de Démétrias, estime que le coup de main du corsaire « sarrasin » Damianos (précédant de peu d'années, au dire de Jean Caméniate, la grande opération dirigée par Léon de Tripoli contre Thessalonique), se conçoit mieux vers 901-902 que vers 896.

Ainsi, suivant que l'on consulte des auteurs antérieurs ou postérieurs à la publication de la *Vita Euthymii* (1888), on

(1) Il s'agit de l'impératrice Eudocie qui mourut le jour de Pâques 898. M. De Boor, pour les besoins de sa cause, la fait mourir en 900.

(2) Cap. X, 25, p. 34, éd. DE BOOR : *Ἰστέον ὅτι μετὰ τὴν τοῦ πάπα καὶ Στυλιανοῦ τοῦ Νεοκαισαρείας συνέλευσιν καὶ τῆς ἀπάσης ἐκκλησίας ἔνωσιν Ἀντώνιος ὁ ἐν μακαρίῳ καὶ αἰοδίμῳ ζωῇ διαπρέψας ἐν τῷ αὐτῷ ἐνιαυτῷ τέλει τοῦ βίου ἐχρήσατο .*

trouvera pour trois événements étroitement associés dans le temps : la mort du patriarche Antoine Kauléas, la prise de Démétrias par les Arabes, et la paix des églises, les dates de 896-894 ou de 902-900.

Avant d'aller plus loin, nous devons donc examiner les arguments de feu De Boor, et choisir entre son système chronologique et celui de ses devanciers. Nous ne ferons intervenir qu'en tout dernier lieu, dans la discussion, le témoignage du nouveau texte.

Saint Antoine et l'union des Églises.

C'est une tradition absolument constante de l'Église grecque que le doux patriarche Antoine Kauléas n'a régné, pour ainsi dire, qu'afin de rétablir la paix. M. Papadopoulos-Kerameus est le savant qui a énuméré le plus complètement les preuves de ce fait capital (1). Outre le passage de la *Vita Euthymii* transcrit ci-dessus, il y a une lettre du patriarche Nicolas le Mystique : « Pendant les jours du seigneur Léon, le pape et ses partisans se prêtèrent à une entente, et s'unirent à l'Église », et une notice très caractéristique, tout à fait précieuse, de Constantin Porphyrogénète : « Ceux qui vinrent de Rome au temps de Léon le seigneur ami du Christ pour l'union de l'église, comme l'évêque Nicolas et le cardinal Jean, reçurent des honneurs supérieurs à ceux de toute la classe des magistrats. » Mais le témoignage le plus éloquent se trouve dans la Vie même d'Antoine Kauléas. Je ne crois pas qu'on ait accordé à ce texte toute l'importance qu'il mérite. On lisait bien, dans les *Acta Sanctorum* (Februarius II, p.622) la traduction latine

(1) Lettre du patriarche Nicolas le Mystique, Migne P G, t. 111, p. 277 : 'Εν ταῖς ἡμέραις τοῦ κυροῦ Λέοντος... ὁ πάπας συνήλθε καὶ οἱ μετὰ τοῦτον ὄντες... καὶ ἠνώθησαν τῇ ἐκκλησίᾳ ; Constantin Porphyrogénète, De Cerimoniis p. 739 : ἐτιμήθησαν δὲ οἱ ἀπὸ Ῥώμης ἐλθόντες διὰ τὴν ἔνωσιν τῆς ἐκκλησίας ἐπὶ Λέοντος τοῦ φιλοχρίστου δεσπότη οἷον ὁ ἐπίσκοπος Νικόλαος καὶ καρδηνάλιος Ἰωάννης ἐπάνω πάσης τάξεως τῶν μαγίστρων. Cf. *Vita Euthymii*, p. 99 Voyez PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Byzantinische Zeitschrift*, t. VIII (1899), p. 652.

de l'*Oratio Nicephori Philosophi in S. Antonium Cauleam*. Mais certains modernes ont cru que cette Vie n'était qu'un exercice oratoire de... Nicéphore Grégoras (XIV^e siècle). C'était l'opinion de De Boor et, tout récemment encore, M. Guillard semblait bien la partager (1). Aujourd'hui, nous possédons l'original grec du texte publié en latin par les anciens Bollandistes. Il est bien l'œuvre d'un auteur contemporain du patriarche, et il est digne de confiance. Nicéphore « le philosophe », ancien élève de Photius, mais thuriféraire de l'empereur Léon, montre comment celui-ci se servit du patriarche Antoine — un prélat selon son cœur — pour faire l'union des Églises. On excusera le « style » de ma version lorsqu'on la comparera à l'original grec reproduit au pied de cette page (2) :

« C'est ainsi que s'opérait, pour le mieux, la réforme de l'Église. Dieu était propice, et le grand roi, tout heureux, et voyant l'incorruptibilité et la sûreté de son jugement, voulut, par son intermédiaire, cicatriser le vieil ulcère de l'Église, le schisme. Il réunit donc l'Orient et l'Occident, et mariant à l'éloquence la fleur de la philosophie, fit entendre un langage salubre. Avec une persuasion pleine de justice, un visage rayonnant, des yeux souriants, il écarta les scandales, rapprocha ce qui était séparé, et montra par le fait quelle différence il y a entre un souverain nourri dans les lettres et un pouvoir étranger à la littérature. Il le montra surtout à l'heure où

(1) Il a bien voulu la rectifier dans une lettre du 10 novembre 1929 : « Ce qui est dit dans mon *Nicéphore Grégoras* est complètement à reviser. L'original grec, sur lequel a été faite la traduction latine des *Acta Sanctorum*, est bien le texte indiqué par vous (celui qu'a publié A. Papadopoulos-Kérameus) ».

(2) Τούτοις τὸ τῆς ἐκκλησίας πρὸς τὰ κρείττω μετερροθμιζέτο πλήρωμα καὶ θεὸς εὐμενὴς καὶ βασιλεὺς ὁ μέγας γανόμενος ἐνσφραίνεται. τῆς δὲ ἀδεκάστου γνώμης ἐπὶ τῇ ψήφῳ τὴν κρίσιν ὁρῶν ἐπὶ τῶν πραγμάτων τὸ ἀδιάφραστον ἔχουσαν καὶ δι' αὐτοῦ τὸ παλαιὸν τῆς ἐκκλησίας ἔλκος ἦτοι σχίσμα εἰς συνούλωσιν προθέμενος ἀγαγεῖν εἰς ἓν συνάγει τὰ τε Ἑῶα καὶ τὰ Ἑσπέρια, καὶ τὸ τῆς φιλοσοφίας ἄνθος ὀητορικῆ κερασάμενος προτείνει γλώσσαν σωτήριον καὶ πειθοῖ δικαίᾳ, χαρίζντι προσώπῳ καὶ μειδιῶσιν ὀφθαλμοῖς λύει τὰ σκάνδαλα καὶ συνάπτει τὰ διεστῶτα καὶ δεικνύσιν ἔργοις ὅσον τὸ μέσον βασιλέως λόγοις ἐντεθραμμένον τε καὶ κράτους ἀμετόχου

il préparait l'union, comme on mélange l'eau et le vin dans un cratère, et cela grâce à un prélat qui servait à tous — festin opulent — une table chargée des biens de la philosophie en action. Il fallait la coïncidence d'un règne philosophique et d'un pontificat agissant, pour qu'eût lieu cette œuvre, grande et admirable.. »

Ces belles phrases sont plus claires qu'il n'y paraît d'abord : sous Léon le Sage et Antoine Kauléas, le schisme prit fin, un concile fut réuni qui rapprocha l'Orient et l'Occident. Aussi longtemps qu'on admit sans discussion que le pontificat d'Antoine avait duré deux ans, on plaça ce Concile vers 894, nous l'avons dit ; en tout cas, le 12 février 896 semblait le *terminus ante quem*. Je n'ai vu nulle part allégué un texte épigraphique fort important, qui, sans trancher la question en faveur de De Boor, nous force tout de même à prolonger au-delà de 896 le pontificat d'Antoine Kauléas. C'est une inscription rigoureusement datée, que nous republions dans le prochain fascicule de nos *Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*. Trouvée à Mas' ud Keuï, sur le territoire de l'ancienne Colonia Germa en Galatie, elle porte la dédicace d'une église sous Léon et Antoine Kauléas : « *L'église de nos saints et glorieux pères, Nicolas, Basile et Hypatios a été construite et décorée de peintures sous Léon et Alexandre nos grands rois et empereurs et Antoine le très saint patriarche, par moi l'humble pécheur Grégoras, qui fus spathaire impérial, au mois d'octobre,*

τούτων τότε μάλιστα τὸν τῆς ἐκκλησίας ἐνωτικὸν κρατῆρα κερῶν ἐν ἀρχιερεὶ τράπεζαν προθεμένῳ τοῖς τῆς πρακτικῆς φιλοσοφίας ἀγαθοῖς εὐθηνουμένην καὶ πλήθουσαν · καὶ ἔπρεπε βασιλείας ἐμφιλοσόφου καὶ ἀρχιερωσύνης ἐμπράκτου τὸ μέγα καὶ θανμαστὸν ἔργον γενέσθαι καὶ σπούδασμα.

Je crois d'autant plus utile de reproduire ce texte important qu'il est resté à peu près inconnu. Il est publié par A. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-KÉRAMÉUS dans ses *Monumenta graeca et latina ad historiam Photii patriarchae pertinentia*, Petropoli 1899, où l'ἑπιτάφιος, ἦτοι βίος ἐγκωμίῳ συμπλεγμένος, se lit pages 1-25. Le développement sur l'union est au chap. 10 (page 14). La phrase sur le pouvoir « étranger à la littérature » est une allusion à Basile, prédécesseur de Léon, mais plus encore, semble-t-il à Romain Lécapène sous lequel ces lignes peuvent avoir été écrites.

le dixième jour, un lundi, première indiction, année de la création du monde 6406. Amen. (1) La triple mention de l'an du monde, de l'indiction et de la férie garantissent absolument la date du 10 octobre 897. On ne saurait donc nier que le 10 octobre 897, le patriarche Antoine fût encore en vie. C'est le 12 février 898, au plus tôt, qu'il a dû mourir. Pouvons-nous, devons-nous descendre jusqu'en 901, comme le veut De Boor? Il me semble que le texte, la date, le sens et l'authenticité même de la lettre de Jean IX à Stylien de Néocésarée sont trop douteux pour autoriser les déductions que De Boor en tire (2). Lui-même n'a pas pris garde à un texte de la *Vita Euthymii*, texte décisif à cet égard (p. 24 de son édition, ch. VIII, 14) : οὐπω ἔξ παρῆλθον μῆνες τῆς τοῦ Ζαούτζη τελευτῆς, ἔτι τοῦ ἐν ἁγίοις Ἀντωνίου πατριαρχούντος τοῦ κατ' ἐπίκλην Καλέον, καὶ ἡ Ζωὴ τῆς ζωῆς ἐστέρηται φρικτῇ νόσῳ καὶ σκοτοδινίᾳ περιπεσοῦσα. Ainsi, six mois à peine après la mort de Zaoutzès, l'impératrice Zoé, seconde femme de Léon le Sage, mourut à son tour (896 ou plutôt 897). L'auteur, en disant que le patriarche Antoine vivait encore à cette époque, a certainement montré qu'il savait que son patriarcat avait pris fin bientôt après. Et la phrase citée plus haut : ἰστέον δτι μετὰ τὴν τοῦ πάπα καὶ Στυλιανοῦ... συνέλευσιν καὶ τῆς ἀπάσης ἐκκλησίας ἔνωσιν Ἀντωνίου ... τέλει τοῦ βίου ἐχρήσατο, venant après la mention du décès d'Eudoxie, la troisième impératrice, doit être mise en rapport avec ce premier synchronisme. Pour l'histoire du conflit de Léon avec l'Église, conflit causé par ses remariages

(1) Voici notre lecture : Ἐκτίσθιν καὶ ἡστορήσθιν ὁ ναὸς τῶ[ν] ἀ[γί]ων καὶ ἐνδόξων πατέρων ἡμῶν Νηκολάου, Βασιλίου καὶ Ὑπατίου ἐπὶ Λέοντος καὶ Ἀλεξάνδρου μεγάλου ἡμῶν βασιλέου καὶ αὐτοκρατοροῦ καὶ Ἀντωνίου τοῦ ἀγιοτάτου πατριάρχου ὑπ' ἐμ[οῦ] ταπεινοῦ καὶ ἁμαρτολοῦ Γρηγορίου βασιληκοῦ στρατῶρος καὶ δρουγαρήου γερονότως μηνὴ ὠκτουβρίου δεκάτην ἡμέραν δευτέρα ἐνδεκτηῶνος πρώτης ἔτους ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἔτους εἰ[ξακ]η[σ]η[χ]ηλαστοῦ <ε> τετρακοσιοστοῦ ἕκτου ἀμήν (cf. CIG. 8690)

L'an du monde 6406 coïncide effectivement avec la première indiction (897-898) et la date est bien le 10 octobre 897. Le *Corpus* se trompe d'une année, erreur fréquente dans la réduction des dates byzantines quand il s'agit des quatre derniers mois de l'année.

(2) DE BOOR, *Vita Euthymii*, p. 99, p. 143-154.

successifs, sa « trigamie » et sa « tétragamie », il est essentiel de savoir qui était patriarche lors de chacune de ces unions trop fréquentes. L'auteur de la Vie d'Euthyme note que la première Zoé mourut sous Antoine Kauléas ; ayant ensuite raconté la mort d'Eudocie, qui va provoquer la crise, c'est-à-dire les amours de Léon avec Zoé Carbonopsina et le scandale affreux des quatrièmes noces, l'hagiographe avertit le lecteur que ce débonnaire et pacifique Antoine, grand ami et instrument de l'empereur, *était mort* déjà (1), et remplacé par Nicolas le Mystique. Or, la mort d'Eudocie eut lieu le jour de Pâques 898, et le passage allégué par De Boor prouve, selon nous, qu'Antoine est décédé avant cette date. Il était encore en vie à la fin de 897, notre inscription l'atteste. Nous savons par ailleurs le jour de sa mort : 12 février... Il est facile de conclure. Mais nous ne le ferons pas avant d'avoir entendu la déposition du nouveau témoin.

La chronologie de la Vie de Blaise et les trois synchronismes : prise de Démétrias, union des Églises, mort d'Antoine.

Notre Vie nous apporte, pour la première fois, un moyen de dater le sac de Démétrias autrement qu'en fonction de la mort d'Antoine. Le dit sac — d'après ce texte hagiographique — coïncide *grosso modo* avec le retour du saint. Ce retour de Blaise est postérieur à 893, année de l'avènement d'Antoine Kauléas, mais il ne saurait être postérieur à 896-897, puisque le saint vécut encore, après son retour, quatre ans (peut-être 3 ans et une fraction) à Constantinople, douze ans (peut-être onze, et quelques mois) au mont Athos, en tout cas plus de quatorze ans, et qu'il mourut sous le règne de Léon, avant le décès de cet empereur († 912). A moins d'abandonner complètement le synchronisme approximatif entre la mort d'An-

(1) La formule *ιστέον δέ* prouve — contrairement à l'interprétation de De Boor, — que la mort d'Antoine Kauléas est antérieure, et non pas postérieure à la mort de l'impératrice Eudocie. L'aoriste, dans ce passage, a le sens de notre plus-que-parfait.

toine et le sac de Démétrias, nous dirons donc, confirmant la *Vie d'Euthyme* par la *Vie de Blaise*, qu'Antoine Kauléas a dû mourir en février 898 au plus tard, puisque Blaise est rentré à Constantinople au plus tard l'année précédente ; et c'est de 897 que nous daterons définitivement la prise de Démétrias, contemporaine du retour du saint.

Le grand intérêt de la Vie, c'est de démontrer que le système chronologique de De Boor ne tient pas. Il y a, notamment, contradiction absolue entre la date de 902, pour la prise de Démétrias, et la chronologie du nouveau document. Si Blaise n'était rentré qu'en 902, il serait mort en 918, six ans après la mort de Léon. Or, la Vie nous dit formellement qu'il s'endormit peu après une entrevue avec l'empereur Léon. Le témoignage de la Vie, sur ce point, est d'autant plus sûr que — le P. Delehaye l'a fait observer — nous possédons, du moins en partie, le chrysobulle accordé par Léon aux moines de Blaise, au cours de cette dernière audience. Il est bien au nom du vieil empereur.

Nous proposons donc les dates suivantes, plus proches des dates traditionnelles que de celles de De Boor : Blaise rentre à Constantinople l'an 896 ou 897 sous le pontificat d'Antoine Kauléas, peut-être l'année même de l'Union des Églises. Cette année, ou la suivante, le capitaine de navire qui l'avait débarqué à Modon, s'étant rendu à Démétrias, y est surpris et enlevé par les Sarrasins (897). En février 898, le patriarche meurt. Blaise passe au Stoudion les années (896) 897, 898, 899. De 899 à 911, il est à l'Athos. Il meurt en 911 ou au début de 912, après avoir été reçu par l'empereur Léon.

Pourquoi Blaise quitta Constantinople.

Si le retour de Blaise à Constantinople eut lieu vers 896-897, son départ de Byzance pour la Bulgarie et pour Rome, *plus de dix-huit ans auparavant*, doit se placer en 877 ou 878. Cette circonstance paraîtra un trait de lumière dont toute la vie s'éclairera. Le départ de Blaise-Basile, fort étrangement motivé dans la *Vie* (le jeune diacre de Sainte-Sophie désire voyager pour échapper aux tentations), coïncide d'une manière

frappante avec la réinstallation de Photius sur le trône patriarcal (877). Si notre héros était de ces intransigeants qui repoussaient la communion de Photius, il n'avait, en effet, qu'à se retirer. L'histoire de cette époque est pleine des échos du schisme provoqué, non point tant entre Rome et Byzance, que dans le sein même de l'Église grecque, par l'intrusion de Photius. La Vie d'Euthyme le jeune, bien qu'écrite par un partisan de Photius, le moine Basile, nous raconte comment, au premier avènement de Photius (858), Nicolas, higoumène du couvent τῶν Πισσαδιῶν, s'enfuit pour ne pas communier avec le patriarche : et Euthyme fait de même (1). Un autre Nicolas (2), plus célèbre, l'higoumène du couvent de Stoudion, pour échapper aux sollicitations de Photius, qui recherchait « sa gloire » (ἐθήρα τὴν αὐτοῦ δόξαν), commence de longues pérégrinations — et ce n'est pas sans doute l'envie qui lui manqua de se rendre à Rome pour en appeler au siège apostolique, comme Théognoste et comme notre Blaise... Car les attaches de notre héros sont évidentes. Bien que l'auteur de la Vie se garde de toute expression blessante à l'égard de Photius, et même de toute mention de celui-ci, il nous montre clairement de quel côté sont les sympathies de son héros et les siennes. On sait que les élèves de l'Église grecque étaient alors partagés en deux camps : ceux d'ordination « ignatienne » et ceux d'ordination « photienne ». Or, qu'on lise avec quel soin l'hagiographe nous marque l'origine des ordres reçus par Basile. Le sous-diaconat lui fut conféré, rappelons-le, non par l'évêque d'Amorium son « ordinaire », mais par le métropolitain de Pessinonte, Eustratios, ainsi présenté : *Εὐστράτιος δὲ ἦν ὁ θαυμασίος ὁ τοῦ μεγάλου Ἰγνατίου φοιτητῆς προσφιλέστατος ἄρτι τότε φωστῆρος δίκην τῆ Κωνσταντινουπόλει τεθέντος ἐκείνου καὶ ταύτης τὸν λαὸν ὁσίως τε καὶ εὐσεβῶς ταῖς ὀρθοτόμοις διδασκαλίαις ῥυθμίζοντος*. Que l'on compare ce magnifique éloge du patriarche orthodoxe par excellence, Ignace, le maître d'Eustratios, avec les expressions embarrassées de la Vie d'Euthyme le Jeune (p. 178), et l'on n'aura plus de

(1) *Revue de l'Orient chrétien*, VIII (1903), p. 179.

(2) P G, t. 105, p. 865-926. — LOPAREV, *Viz. Vremennik*, XVII (1910), p. 196.

doute sur le parti auquel se rattachait Blaise, ordonné diacre de Sainte-Sophie par Ignace en personne.

Blaise à Rome et « pour Rome ».

Désormais, le voyage et le séjour à Rome de Blaise s'expliquent fort naturellement. Compromis sans doute par son zèle anti-photien, le jeune diacre dut s'enfuir : il partit subrepticement comme autrefois le moine Théognoste, qui, ayant porté au pape l'appel d'Ignace, demeura sept années entières dans la Ville Sainte. Le méchant moine qui le vendit comme esclave en Bulgarie n'était peut-être pas mû par la seule cupidité ; on peut supposer qu'il était de la police de Photius et qu'il voulait le débarrasser son maître d'un de ces délateurs que le patriarche haïssait à si juste titre. Photius, lors de son premier pontificat, n'avait-il pas réclamé à Rome, avec obstination, l'extradition de transfuges et de traîtres comme Théognoste ? On a l'impression que l'hagiographe (ou le remanieur de cette Vie) ne nous dit pas tout sur le rôle de Blaise à Rome. Mais il n'a pas effacé les expressions d'un dévouement plus que catholique à la Rome aimée et à la chaire de Pierre : *Ἰκανῶς οὖν ἐμπλήσας τὴν ἔφεσιν καὶ τῆς ἐνθέου ἡδονῆς ἀκόρεστον ἐν τῇ τῶν σεβασμίων οἴκων διατριβῇ πληρώσας ὥσπερ καὶ ἤθελε · καὶ γὰρ θυμηδίας ἀπάσης καὶ αὐτὸ τὸ ἄστυ καθέστηκε πάλαι καὶ μόνον ἐκ τῆς τῶν ἀποστόλων διατριβῆς κατὰ πάσης γῆς κολπωσάμενον τὰ προοίμια...* Le pape Nicolas lui-même ne parlait pas autrement du privilège que Rome devait au séjour des apôtres et à la présence de leurs tombeaux dans la Ville éternelle.

Le pape (Formose ?) avait fait de Blaise son confident : *καὶ γὰρ καὶ αὐτὸς ὁ πάπας τῶν λοιπῶν οὐκ ἐλάττω τοῦτω πιστῶς τὴν τιμὴν προσαπένεμεν, εἰς τὸ παλάτιον συγχροτέρως μεταστελλόμενος καὶ ὡς διακειμένῳ Θεῷ πλησιέστερον τὰ κρυπτά τῆς καρδίας ἀνατιθέμενος* : « Le pape lui-même n'était pas le dernier à lui rendre un confiant hommage ; il le faisait fréquemment venir au palais, et lui confiait les secrets de son cœur comme à quelqu'un qui est tout près de Dieu ». Ce morceau est vraiment *bonae notae* : je remarque surtout le terme

παλάτιον, employé ici au sens de palais pontifical. Mgr Duchesne, dans un article intitulé *Le Palatin chrétien* (1), a, sans le connaître, admirablement commenté notre passage. « Ce vieux nom de *Palatium* qui jusqu'alors servait surtout à désigner la demeure impériale, se transporta du Palatin au Latran et servit à désigner la résidence pontificale. Celle-ci avait été d'abord appelée *episcopium*, puis *patriarchium*, et dès l'année 827 la *Vie de Valentin*, dans le *Liber Pontificalis* emploie l'expression de *palatium Lateranense*, qui devint aussitôt d'usage courant. Elle se transforma même davantage, et nous trouvons, dans la *Vie de Léon IV* (847-855) le Latran désigné par le terme de *palatium Romanum...* »

L'absence de Blaise, qui dura au moins dix-huit ans, correspond exactement au second schisme photien. Certes la nouvelle rupture avec Rome n'eut lieu qu'en 882 environ. Mais, dès la réintronisation du patriarche, les Ignatiens intransigeants se sont séparés de lui, sans attendre que Rome épousât leur querelle. Et la seconde expulsion de Photius ne mit pas fin au schisme (886). Car Rome ne reconnut jamais le patriarche Stephanos (887-893). Le chiffre de « dix-huit ans au moins », pour l'absence de Blaise, confirme la raison religieuse de son départ ; car, si sa fuite coïncide, nous l'avons vu, avec le retour de Photius au patriarcat, sa rentrée à Constantinople, sous le patriarcat d'Antoine Kauléas, se place approximativement à l'époque de l'union des Églises. Dans ces conditions, il est bien naturel que le banni volontaire ait été reçu par l'empereur Léon, si préoccupé de rétablir la concorde ecclésiastique.

Blaise en Bulgarie. Le roi Boris.

Il nous reste à parler de l'épisode le plus curieux de la *Vie de Basile*, son passage par la Bulgarie. L'hagiographe nous dit que « la lumière de la foi » venait précisément de luire pour les « Scythes ». En effet, la christianisation de la Bulgarie

(1) *Nuovo Bullettino di Archeologia Cristiana*, VI (1900), p. 17-28, surtout page 23.

avait commencé vers les années « soixante » (864, baptême de Boris). Les *ethnarques* dont il est ici question, ces nouveaux convertis qui s'intéressent au sort de Basile, sont les boïars de Boris, dont plusieurs, mentionnés par les lettres papales, étaient plus attachés à la cause romaine que Boris lui-même, alors favorable au parti byzantin. Blaise est présenté à un personnage dans lequel je reconnais le souverain lui-même. Le texte est précis : *ὁ πρῶτος ἐκ Θεοῦ ἄρχων*, « leur premier souverain par la grâce de Dieu » ; ces mots ne peuvent s'appliquer qu'à Boris, auquel la chancellerie byzantine donnait en effet ce titre, *ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων*. (1).

Blaise est ensuite envoyé à Rome par le « souverain bulgare », en compagnie de « l'évêque du lieu ». Cela paraît bien être une ambassade, une de ces ambassades que la Bulgarie adressa plusieurs fois à Rome au moment où elle flottait, indécise, entre le pape et le patriarche œcuménique. En ce cas, de quelle ambassade s'agit-il ? On croyait le savoir.

Feu Chrysanthè Loparev, en effet, dans son interminable et superficielle enquête sur les *Vies de Saints des VIII^e-IX^e siècles* (2), avait interrogé là-dessus la version slavonne de notre Vie. L'erreur du peu critique « historien » est, dans le cas présent, assez excusable, car, comme nous l'avons dit, la version slavonne est singulièrement lacuneuse (3).

C'est le hasard seul, je veux dire une détérioration matérielle de l'archétype qui a fait périr la partie essentielle du document (depuis 665E à 666B du grec). L'hagiographe est en train de raconter les succès du saint à Rome, ses guérisons miraculeuses ; il nous parle de ses disciples, Lucas, Syméon et surtout Joseph, « le diamant de l'obéissance » : *ἔθεν τὸ θερμὸν αὐτοῦ*

(1) Cf. A. VOGT, *Basile I^{er}, empereur de Byzance*, p. 432-433 ; cf. aussi F. DVORNIK, BCH, 1928, p. 125 : *Deux inscriptions gréco-bulgares de Philippes*. P. 129 : *ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων* rendrait un titre bulgare semblable à un titre turc, antérieur à l'influence chrétienne.

(2) *Vizantijskij Vremennik*, XIX p. 118. Cf. *Byzantion*, II, 29.

(3) Il ne s'agit pas de coupures anti-romaines. Le passage « romain » par excellence est conservé : « *Ibo veselija vsego gradu beasě ispolnj, predolěja iněmũ, i točiju k sebě ot apostol'skago choždenija, ot vsija zemlja vŭdrivũšu čestĩ, car'skymũ ujatiemĩ slavnaja domovũ i velikaja polatũ* (p.12) ». L'éditeur légèrement scandalisé, l'explique à sa façon.

τῆς πίστεως ἐνορῶν ὁ θαυμάσιος οὐχ ἥκιστα τοῦτον τοῖς τῆς ἀσκητικῆς παλαιστρας ἀνδραγαθήμασι καθυπέβαλλε. De là le traducteur slavon, ou son original grec, a passé sans aucune transition au beau milieu de la réception de Basile par l'empereur Léon à Constantinople. L'empereur dit au saint homme : ὅτι περὶ τριῶν χρόνων με Χριστός, ἅγιε Πάτερ, τὴν σὴν ἀγγελουειδῆ μορφήν κτλ. On voit tout ce qui a disparu (1).

C'est, outre la fin de l'édifiante histoire de Joseph, toute la partie résumée ainsi, en marge, par le R. P. Delehaye : *Vanam gloriam fugiens cum discipulis Puteolos profiscitur, Constantinopolim navigat, ubi ab Anatolio, Studitarum praeposito, suscipitur. Ab Antonio patriarcha et Leone imperatore arcessitur. Qua ratione in palatio receptus fuerit...* Il en résulte que le miracle accompli par le saint dans le μετόχιον bien connu du couvent de Stoudion, dit μετόχιον τῆς Φιρμονπόλεως, a l'air d'avoir été fait à Rome ! Les quatre années au bout desquelles le saint se rend à l'Athos, et qui, en réalité, se passèrent au couvent du Stoudion à Constantinople, sont données comme ayant été vécues à Rome ; le séjour total dans cette ville devient donc de 18 + 4 = 22 ans. Et toute la fin de la Vie manque dans le slavon : le texte s'interrompt brusquement après le miracle de la page 687-688 (*dum liturgiam celebrat caelestes a pastoribus audiuntur voces*) (2).

On imagine aisément ce que devient dans ces conditions, la chronologie de la Vie. Ainsi, M. Loparev peut dater l'ordination de Blaise comme diacre, non du *second patriarcat* d'Ignace, mais du premier. « Blaise quitte son poste vers 866 et s'arrête en Bulgarie, où il prêche l'Évangile. En 866 il fait partie de l'ambassade envoyée à Rome par le prince bulgare Boris, en compagnie de l'évêque des Bulgares et de nombreux boïars... »

(1) Slavon : *těmŭ že teploe ego useráija prepóabnyĭ vídja i.e choudě togo prisno i glagolja : ice : jako svjatyĭ oče : prežde tri lět, e'c.*

(2) Le traducteur slavon a lu comme dernière phrase grecque : *μεγάλη τῆ φωνῆ πάση τῆ περιχώρῳ τὰ τοῦ Θεοῦ τεράστια διηγοόμενοι.* Il y a ajouté la doxologie finale : *Božu blagodarístvie prinoš-jašěiu, molitvy že ot nego vŭzemše. Snědoša propovědajušě v'ěmŭ božija čiuđesa, jako tomu podobael slava i čestĭ poklananie v věky věkomŭ aminĭ.*

La dernière « ambassade » bulgare.

M. Chr. Loparev ⁽¹⁾ ne doute pas un instant que Basile ait fait partie de cette ambassade ⁽²⁾ d'août 866, par laquelle Boris, dégoûté pour un temps de la théologie byzantine, se tournait décidément vers Rome, et qui eut pour résultat l'envoi en Bulgarie des évêques Paul et Formose, et de la fameuse lettre de Nicolas (*Responsa Nicolai*, MIGNE, PL, t.149, col. 1007). Bien entendu, il ne peut en être question. La chronologie rectifiée de la Vie grecque met cette légation tout à fait hors de cause ⁽³⁾. C'est en 878, en 879, en 880 peut-être que Blaise s'est trouvé en Bulgarie et que, delà, il est parti pour Rome. Cette époque est précisément celle des derniers rapports officiels des Bulgares avec la papauté. Le pays, tombé sous l'obédience byzantine depuis 970, n'était pas considéré, au Latran, comme perdu sans retour. Et même, le pape Jean VIII faisait de suprêmes efforts pour le regagner. Il avait d'autant plus d'espoir que Photius, pour obtenir du pape Jean VIII sa propre reconnaissance avait promis de ne plus empiéter sur l'obédience pontificale ⁽⁴⁾, et de retirer le clergé grec du royaume de Boris-Michel. Le pape Jean VIII ne cessait d'écrire à Boris et à ses boïars pour les presser de revenir à l'obédience de Pierre. Plusieurs de ces boïars (les *ἐθνώρχοι* de notre Vie) semblent avoir été profondément dévoués à la cause romaine ; ainsi, Pierre, conseiller intime de Boris, avait conduit deux

(1) CHR. LOPAREV, *Vizantijskij Vremennik*, XIX (1912), Petrograd 1915, p. 118.

(2) *Vita Nicolai Papae*, I (Migne, P L, vol. 119, col. 766) « Tunc ad hunc catholicum et vere praesulem orthodoxum legatos suos mense Augusto, indictione XIV, destinavit donaque non parva tam sanctis locis quam etiam summo pontifici contulit. » F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome*, p. 191.

(3) Les conjectures de F. DVORNIK, *Byzantiroslavica*, I (1929), p. 37-39, se heurtent, elles aussi à la chronologie rectifiée.

(4) Cf. A. LAPÔTRE, S. J., *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne*. Première partie : le pape Jean VIII. Paris, Picard, 1895, p. 65-66.— FR. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, p. 250-254.

légations à Rome, l'une à Nicolas I^{er} en 866, l'autre à Hadrien II vers 868-869. En 878, Boris se laissa persuader d'envoyer une véritable ambassade. « C'était un noble bulgare du nom de Funticus (ou Funct'cus) qui la conduisait. Il arriva chargé de présents. Mais il n'apportait pas ce que Jean VIII attendait. Il avait simplement pour mission d'assurer le pontife que Boris et son peuple se portaient bien... C'était peu » (1).

Il n'y avait pas d'évêque dans le cortège de Funticus et ce n'est donc pas à cette occasion que Blaise arriva dans la ville sainte. A vrai dire, si *ὁ κατὰ τόπον ἐπίσκοπος* devait signifier un évêque bulgare, nous serions forcés de révoquer en doute cet important détail.

Mais une autre hypothèse est permise. Peu de temps après l'ambassade de *Functicus* (2), l'évêque croate Théodose de Nona (ou Nin) apporta au pape un message du roi Boris (3). L'évêque de Rome s'était servi lui-même de ses fidèles croates pour communiquer avec la Bulgarie. En 879, le prince croate Zdeslav (cf. MGH, *Ep. Karol.*, V, p. 147) avait accepté d'escorter ou de faire escorter l'envoyé du pape jusqu'à la frontière bulgare. Zdeslav étant mort sur ces entrefaites, Branimir (*ibid.*, p. 151) se chargea de cet office. Il n'est dit nulle part dans nos sources que l'évêque Théodose soit venu jusqu'en Bulgarie pour communiquer avec Boris, mais, on le voit par ces précédents, la chose est très probable (4). C'est en 879 ou en 880, d'après Hergenröther, que Théodose de Nona fit

(1) F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome*, Paris, Champion, 1926, p. 254 (et les références).

(2) Voyez les lettres de Jean VIII à Michel de Bulgarie, à propos de l'ambassade de *Functicus* dans les MGH, *Epistolae Karolini Aevi*, V, p. 158 (n° 198) = juin-juillet 879. *Functicus* est-il le même que le boïar *Sundica* de la lettre 183 (879) MGH, p. 147?

(3) Voyez aussi HERGENRÖTHER, *Photius II*, p. 609-613 : *Der von ihm nach Rom entbotene Bischof Theodosius erschien dort wirklich zwischen dem Herbst 879 und dem Frühjahr 880. Il dit que l'empereur avait dem Bischofe das Versprechen gegeben, er wolle mit ihm seine Gesandten dahin abgehen lassen : aber er hielt nicht Wort. In einem Briefe von 880 beklagt sich der Papst darüber* »

(4) L'« évêque de ces lieux », d'après la *Vie de Blaise*, avait rendu visite aux boïars assemblés, lorsque Blaise lui fut présenté.

son voyage *ad limina* ; M. Dvornik semble dater cette mission de l'année 881 (?). Sa démarche fit renaître, ou servit à entretenir, au Latran, de vives, mais vaines espérances. En 881-882 (880 pour Hergenröther), Jean VIII se plaint que les ambassadeurs annoncés par Théodose ne soient jamais arrivés : « *Sicut nobis retulit Theodosius venerabilis episcopus, missos tuos cum eo dirigere promiseras, sed pro qua causa eos dirigere praetermiseris, ignoramus* (1).

Si, comme nous venons de le conjecturer, Blaise d'Amorium accompagna, non l'évêque bulgare, mais l'évêque croate (ou dalmate) Théodose de Nin en cour romaine, on peut dire que le fidèle disciple d'Ignace participa au dernier geste d'hommage de la Bulgarie envers le papauté... Car l'inutile conversation cessa, en 882, entre Rome et les Bulgares décidément tombés, malgré les promesses de Photius, dans l'obéissance byzantine.

Origine studite et date de notre *Vie* : l'école de la digression édifiante.

Il nous faut, à présent, dater aussi précisément que possible le précieux document auquel nous devons toutes ces informations nouvelles. Ce n'est point malaisé. Blaise fut en somme un moine studite. Il passa quatre années dans le célèbre couvent dont il représente la tradition de fidélité envers l'église romaine (2). Il fut inhumé dans une chapelle de l'église studite du Précurseur. Et, comme le principal informateur de l'hagiographe est Luc, successeur du Saint à la tête de son couvent athonite, il est *a priori* vraisemblable que le document a été rédigé dans un milieu studite vers l'année 930. Il est en tout cas contemporain d'une *Vie* plus célèbre, celle de S. Nicolas le Studite (P G, t. 105). Nous n'allons ni raconter, ni résumer l'histoire mouvementée de ce fameux higoumène du Stoudion,

(1) Texte d'après les MGH, *Epistolae Karolini aevi*, t. V, p. 260, lettre n° 298, datée par M. E. CASPAR de 881-882.

(2) A vrai dire, cette fidélité était assez ébranlée pendant « les années septante ». On ne cite guère de Studite qui ait, après le second avènement de Photius, imité la constance de Nicolas.

dont nous avons, du reste, parlé tout à l'heure. Il fut le champion de la résistance au dernier empereur iconoclaste, puis à l'intrus Photius. La parenté des deux œuvres n'est pas seulement dans le sujet : l'une et l'autre vantent un Studite du parti ignatien (1). Elle se marque aussi dans la forme, et se décèle au premier coup d'œil, par l'emploi, dans l'une et l'autre, d'un singulier procédé littéraire.

Au début de la *Vie de Blaise*, l'hagiographe, après avoir parlé de la patrie du saint, s'interrompt brusquement pour insérer dans son récit une histoire édifiante, *ψυχωφελής ιστορία* : celle du cuisinier Euphrosynós (2), ce serviteur du couvent, toujours couvert de suie et méprisé, ou du moins dédaigné comme une sorte de Cendrillon, mais que le prieur, ravi en extase, voit, la nuit, promu au rang de jardinier du Paradis, et cueillant librement ses fleurs et ses fruits, tandis que l'higoumène, admis à les contempler, ne peut pas y toucher. Pareillement, dans la *Vie de Nicolas le Studite*, le narrateur s'interrompt pour intercaler dans son écrit une belle histoire, chronologiquement assez déplacée, mais combien « utile à l'âme » ! — Un des disciples de Nicolas, Cyprien, qui avait l'habitude d'aller visiter certain vieillard, recueillit un jour de sa bouche un récit du temps de sa jeunesse. Ledit vieillard avait été militaire (*σχολάριος*). Comme tel, dans la sanglante campagne bulgare de 813 où périt l'empereur Nicéphore, il avait dû son salut... à sa chasteté. En effet, ayant fui les provocations d'une hôtesse trop galante, il avait franchi la frontière, puis gravi une montagne au sommet de laquelle était assis un géant lumineux, Dieu le Père en personne. Celui-ci, accueillant avec bonté ce vertueux déserteur, lui montra dans la plaine toute couverte de cadavres, où Grecs et Bulga-

(1) Nicolas faillit aller à Rome où l'avait mandé le pape Nicolas. Mais la police de Photius veillait.

(2) Publié à part, d'après une autre version, par TH. G. V. KARAJAN, *Frühlingsgabe für Freunde älterer Literatur*, Wien, 1839. J'ai retrouvé le gracieux motif de cette histoire dans le *Paradisus Patrum* publié dans MIGNÉ, P G, t. 65, p. 453 : un moine est allé au paradis, et il en a rapporté une figue d'un grosseur et d'un parfum merveilleux — qui correspond aux trois pommes de la légende d'Euphrosynos.

res venaient de s'exterminer, un tout petit espace libre, la place qui était réservée à son propre corps — s'il eût succombé à la tentation.

Comparons les phrases par quoi le biographe de Nicolas et celui de Blaise excusent leur digression, et nous trouverons, mot à mot, les mêmes tournures. Le biographe de Blaise (1), en s'engageant dans l'histoire du cuisinier Euphrosynos, nous dit : οἱοὶ δὲ τῇ διαθέσει τῆς πίστεως καὶ τῆς γῆς ἐκεῖνης οἱ ἄνδρες πεφύκασιν, δίκαιον οἶμαι ὥσπερ τινὰ στεφάνην προεισοῦδιον μικρὸν παρεκβατικώτερον διελλθόντας τινὰ τῷ βίῳ τοῦ μακαρίου τούτου προθεῖναι διήγησιν ὠφέλιμον τοῖς πολλοῖς οὔσαν ὡς εἰκὸς καὶ ἀγνώριστον... Les mots παρεκβατικώτερον et ὠφέλιμον reviennent sous la plume de l'historien du Studite Nicolas (P G, 105, p. 898) : Ἡμᾶς δὲ λοιπὸν εἰ καὶ παρεκβατικώτερόν πως ὠφέλιμον οὔσαν τὴν διήγησιν ὥδε περᾶντες πρὸς τοὺς κοινὸς ἡμῶν πατέρας τὸν κάλαμον τρέπομεν (Cf. Blaise, 659E ἐπ' αὐτὸν... τὸν κάλαμον τρέπομεν). Or, nous savons par une déclaration formelle de l'auteur de la *Vie de Nicolas* quelle est la personne qui lui suggéra l'insertion de cette histoire édifiante, mais *parecbatique*. C'est sur l'ordre exprès d'Anatolios (2), higoumène du Stoudion (P G, 105, col. 893) que l'hagiographe introduisit l'étrange récit dans son ouvrage... N'est-il pas infiniment vraisemblable que le même Anatolios influença la composition de la *Vie de Blaise*, et même, la dicta? Rappelons qu'Anatolios est mentionné dans notre document; il gouvernait le Stoudion lorsque Blaise rentra à Byzance, et ce fut lui qui procura à son nouveau frère une entrevue avec le patriarche et avec le pape; il le gouvernait encore en 916 et en 930, peut-être même en 940 (3). C'est vers

(1) *L. l.*, p. 658D. Cf. sur la « digression édifiante » les spirituelles remarques du R. P. Peeters, *Analecta Bollandiana*, XLVIII (1930), p. 84.

(2) Sur Anatolios, cf. DE BOOR, *Vita Euthymii*, II, 10; EUG. MARIN, *De Studio Coenobio Constantinopolitano*, Paris, Lecoffre, 1897, p. 58-59.

(3) Cf. Blaise, 669 : Μετὰ τὴν τρίτην ἡμέραν τὴν ψυχὴν ἐναπέθετο, καταθεθεὶς ἐνδόξως ἐν τῇ εὐαγείᾳ καὶ περιφανεστάτῃ μονῇ τοῦ Στουδίου πρὸς τῷ κατ' ἀνατολὰς πανσέπτῳ ναῷ τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου τῷ ἐξ εὐωνύμων τοῦ Προδρομικοῦ τεμένους ὑπάρχοντι,

ces dernières dates qu'il faut placer la composition des deux Vies, dont on pourrait encore rapprocher les prologues et aussi les mentions relatives à la déposition des saints, sans parler du *μετόχιον* de Firmopolis, une succursale du Studion où s'opère l'un des miracles de Blaise, et dont la *Vie de Nicolas* nous relate l'origine. Ainsi s'explique que le nom de l'ennemi de Blaise et d'Ignace, Photius, soit passé sous silence. Il suffit de voir combien il est ménagé dans la *Vie* de ce Nicolas qu'il avait persécuté pour comprendre quelle réserve imposait dès lors, à l'égard de Photius, l'opinion publique (1).

HENRI GRÉGOIRE.

et Nicolas PG, 105, col. 921c : *Αὐτὸς δὲ μικρὸν καταρρυχθεὶς τῷ νοσήματι ἔκδημος ὄλος καὶ πρὸ τῆς ἐκδημίας ... τοῖς ἀπάγουσιν αὐτὴν ἁγίοις ἀγγέλοις μετὰ πολλῆς τῆς παρηρησίας τὴν ψυχὴν ἐναπέθετο, τῷ ἑβδομηκοστῷ καὶ πέμπτῳ τῆς ζωῆς αὐτοῦ χρόνῳ ἑξακισχιλιοστῷ δὲ τριακοσιοστῷ ἑβδομηκοστῷ ἔκτῳ τῆς τοῦ κόσμου συστάσεως, τετάρτῃ τοῦ περιτίου μηνός, τῆς πρώτης Ἰνδικτιῶνος, ὅ ἐστι Φεβρουάριος. Τὸ δὲ πολύστικτον αὐτοῦ καὶ πολύαθλον σκῆνος, μετὰ Νανκρατίου τοῦ μάκαρος κατετέθη, πρὸς τῷ δεξιῷ μέρει, ἐν τῷ κατ' ἀνατολὰς τοῦ Προδρομικοῦ τεμένους πανενδόξῳ καὶ ἱερῷ τῶν μαρτύρων σηκῷ.*

Notons enfin qu'un moine et prêtre Basile transporte, en l'année 899, le corps d'Euthyme le Jeune de l'Athos à Thessalonique (*Revue de l'Orient Chrétien*, VIII (1903), p. 203). Ce Basile pourrait très bien être le nôtre, qui devait se trouver alors au mont Athos.

(1) Cf. les précautions oratoires de l'auteur de la *Vie de S. Evarestes* (qui est de la même époque) à propos du schisme : *Analecta Bollandiana*, XLI (1923), pp. 288-325, notamment p. 306.

Nous sommes heureux d'offrir à M. Paul Thomas, le doyen de nos latinistes, cette modeste étude fort indigne de lui, mais où il est question de la Rome médiévale dont il ne s'est jamais désintéressé.—Si ce mémoire n'a pu être inséré dans les Mélanges Paul Thomas, c'est pour des raisons tout à fait indépendantes de notre volonté, et qu'il serait à la fois difficile et superflu d'expliquer.

BYZANTION

Revue internationale des études byzantines,

Le tome V (1929-1930), fascicule I, de *Byzantion*, paru en juin 1930, contient 450 pages de texte et une cinquantaine d'illustrations dont quarante planches hors-texte.

Il est dédié à M. Aug. HEISENBERG, dont les byzantinistes viennent de célébrer le jubilé scientifique.

Il comprend dix-huit articles de fond dus à MM. Egger, Bréhier, Talbot Rice, Grégoire, Bratianu, V. Laurent, Orlandos, Festa, Jugie, Rouillard, Redl et Gastoué.

On y lira notamment l'avant-projet du *Corpus Bruxellense* des historiens byzantins, le programme détaillé du prochain Congrès d'Athènes et l'article illustré de M. Talbot Rice sur les monuments religieux de Trébizonde, *qui complète les recherches de l'expédition Uspenski, publiées dans le tome IV de Byzantion*, pp. 363 à 425.

Le fascicule II du tome V, consacré aux chroniques et aux comptes rendus, est sous presse. Il sera envoyé aux abonnés vers la fin de septembre 1930.

Le tome VI (1931) paraîtra au début de l'année prochaine ; nous prions nos dévoués collaborateurs de lui réserver, dès à présent, la communication qu'ils comptent faire au Congrès d'Athènes.

Prix de l'abonnement : Belgique : 160 frs belges.
Tome V (double, 1929-1930) Étranger : 40 belgas.